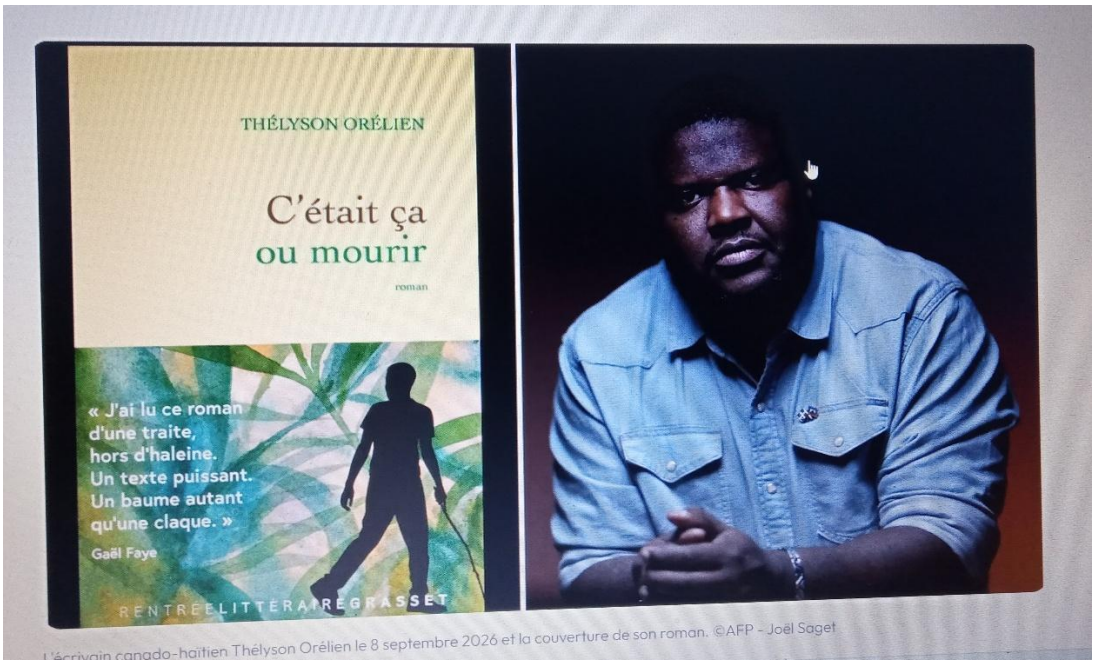
La littérature à l'heure de l'Intelligence Artificielle : danger ?



L'écrivain canado-haïtien Thélyson Orélien le 8 septembre 2026 et la couverture de son roman. ©AFP - Joël Saget

Alors que la rentrée littéraire a été bouleversée par des accusations d'utilisation d'une intelligence artificielle (IA) par Thélyson Orélien dans son roman, *C'était ça ou mourir*, menant à son retrait des listes pour plusieurs concours – dont le Goncourt – et à une rupture de la collaboration entre l'auteur et sa maison d'édition, plusieurs personnalités du monde littéraire ont pris position. Revenant à la définition même de la littérature, le professeur au Collège de France William Marx ainsi que les écrivains Thomas B. Reverdy et Leïla Slimani ont livré leurs pensées au *Monde* dans trois tribunes à la fin du mois de septembre 2026. Au-delà du simple cas Thélyson Orélien, ces auteurs posent une question plus fondamentale : qu'est-ce qui fait la valeur d'une œuvre littéraire à l'heure de l'intelligence artificielle ?

Par où commencer, alors que la littérature a tant évolué depuis l'Antiquité ? Peut-être par les devoirs mêmes de la littérature. Comme le rappelle William Marx (*Le Monde* du 30 septembre 2026), cette dernière est soumise à deux exigences, qui peuvent rentrer en opposition : une « exigence lyrique » qui sous-entend une communion entre lecteur et auteur, qui doit « faire entendre une voix semblable à nulle autre » en s'exprimant en son nom. Une histoire d'authenticité et d'unicité, donc. Cependant, le lecteur attend plus que cette « expérience personnelle », puisqu'il exige également de la « beauté » et de la « qualité formelle », en exploitant « les outils propres au langage de manière à maximiser l'efficacité du texte. » Ce qui peut générer une certaine forme d'impersonnalité, qui rend l'auteur lui-même dispensable, dans une certaine mesure. Le professeur prend justement l'exemple d'Edgar Allan Poe, qui a rencontré un grand succès en 1845 avec son poème *Le corbeau*. Un an plus tard, dans *La philosophie de la composition*, Poe affirme avoir tout calculé – du nombre de lignes aux sonorités employées – afin de pousser la mélancolie ressentie par le lecteur à son paroxysme. Il n'y avait donc « rien de personnel dans cette émotion », à en croire M. Marx, puisqu'une « machine aurait très bien pu produire le poème à sa place. » Le débat autour de ces deux exigences n'est pas nouveau, mais change de dimension avec la généralisation de l'IA : si la

littérature est avant tout affaire de qualité formelle, alors l'IA pourrait y trouver sa place ; si elle penche plutôt vers l'expression d'une subjectivité singulière, l'utilisation de l'IA semble plus problématique.

En effet, le scandale dû à l'utilisation de l'IA « tombe au plus mauvais moment » d'après William Marx. Dans une période où l'autofiction rencontre un grand succès, la société attend de la sincérité de la part des auteurs, « une voix particulière, garante » de sa propre vérité. Or, comment une IA pourrait-elle être cette garante ? Le professeur titulaire de la chaire Littératures comparées au Collège de France ne suggère pas l'interdiction de l'IA par les écrivains, puisqu'elle pourrait être utilisée en tant que « conseiller éditorial, sans court-circuiter l'étape laborieuse de la rédaction, » aidant à parvenir à un dépassement de soi.

Une position rejointe par Thomas B. Reverdy, romancier français (*Le Monde* du 28 septembre 2026). Lui qui reconnaît que « tout le monde ou presque l'utilise déjà pour sa documentation, supprimer ses répétitions, corriger ses fautes, sa copie » pense qu'il y a une limite à ce qui est acceptable dans son utilisation. Pourquoi ? Car, selon lui, l'IA n'est pas un simple outil ou logiciel, comme le sont Word ou Google. Ce sont des machines ayant développé « des aptitudes au raisonnement qui n'ont pas été construites par les ingénieurs. » Ce qui l'amène à considérer l'IA comme prête-plume, mais cela pose plusieurs problèmes. D'un point de vue juridique, il manque actuellement plusieurs clarifications. Puis, d'un point de vue philosophique, l'IA risque d'enlever le lien forgé entre le lecteur et l'auteur car « ce qui nous touche, […] ce n'est pas le sens des propositions, ce n'est pas leur logique ou leur vérité vérifiable, mais le dialogue qui s'instaure entre l'auteur et nous, entre sa raison et la nôtre, son écriture et notre langue, entre nos imaginaires, nos sensibilités. » M. Reverdy assure que ce qui rend l'intelligence humaine si unique et si émouvante se trouve dans le visage auquel le grand public peut l'associer. Inversement, les IA « n'ont pas l'intention de partager avec nous une expérience d'humanité, juste celle de répondre à la question qu'on leur a posée. » Cet aspect transactionnel, vide de toute humanité et de « dialogue » et de « fraternité » rend l'émotion provoquée par un texte rédigé par IA inintéressante pour Thomas B. Reverdy. Ainsi, si Marx et Reverdy partagent une même méfiance envers l'IA, leurs raisons ne sont pas tout à fait les mêmes, et se complètent : le premier s'interroge surtout sur la place de l'authenticité dans la littérature, tandis que le second insiste davantage sur la relation humaine qui unit l'auteur à son lecteur.

Peut-on donc dire que l'IA menace la littérature ? Tous deux considèrent que l'intelligence artificielle ne doit pas remplacer l'écrivain, mais ils n'envisagent pas le danger sous le même angle. Là où Marx s'inquiète principalement du devenir d'une littérature exigeante dans une société d'abord préoccupée par la rapidité et l'efficacité, Reverdy craint surtout la perte du dialogue entre consciences humaines. William Marx se désole du fait que « la littérature - au sens restreint du terme, celle qui demande efforts et lenteur » pourrait redevenir une « activité de niche, réservée à un petit nombre » sans pour autant disparaître. Principalement préoccupé par le lien auteur-lecteur, Thomas B. Reverdy, quant à lui, propose de mettre en place « un label clair » afin de permettre l'identification des œuvres générées par IA.

Cependant, l'intelligence artificielle n'est pas la seule pointée du doigt comme menace pour la littérature. Leïla Slimani, lauréate du Prix Goncourt 2016, déplace en effet le débat (*Le Monde* du 29 septembre 2026). Contrairement à Marx et Reverdy, elle ne s'intéresse pas aux conditions de production des œuvres, mais à l'état moral et politique de la société qui les reçoit. Pour elle, la menace est avant tout humaine : une société pour laquelle l'empathie et la compréhension de l'autre deviennent étrangères risque de perdre ce que la littérature propose. Affligée par un fanatisme croissant, une polarisation du débat public ainsi que des propos incessants d'une « d'une extrême violence », l'écrivaine tente de se raccrocher aux valeurs historiques de l'Europe, « aux Lumières et à l'idéal d'égalité et d'émancipation ». Des valeurs qui sont partagées par la littérature, selon elle. Car la littérature dépasse la présentation de l'autre comme un « concept », en l'attribuant « un corps et un visage, singulier et fragile, impossible à enfermer dans des catégories. » La littérature permet ainsi d'imaginer l'expérience d'un autre. Mme Slimani s'inquiète justement de la volonté de toujours trouver un bouc émissaire à rejeter et à éliminer, puisqu'elle mène la société vers la perte de sa « capacité à regarder des visages, à supporter l'ambiguïté et les contradictions, à suspendre son jugement, et même à éprouver de l'empathie pour quelqu'un que pourtant on désapprouve. » Dans un monde où les « progressistes […] passent pour des imbéciles », elle retient toujours un peu d'espoir, puisqu'elle estime que, tant que le monde parviendra à formuler des mots pour exprimer sa tristesse, « peut-être n'avons-nous pas tout perdu ».

Ces paroles de Leïla Slimani me paraissent particulièrement justes dans la mesure où elles mettent en lumière certaines tendances contemporaines. Alors que certaines catégories de la population sont trop souvent prises pour cibles, accusées de provoquer tous les maux d'un pays, je ne peux que souscrire aux propos de Mme Slimani. Comment peut-on prétendre apprécier la littérature, et donc cette expérience visant à comprendre une autre voix, si nous-mêmes ne faisons pas l'effort de comprendre les histoires si particulières de celles et ceux qui nous entourent ? Cette réflexion peut également être appliquée à l'affaire Thélyson Orélien. À mon sens, l'IA peut servir d'outil de relecture ou de conseiller éditorial, comme l'a souligné William Marx. Mais l'IA ne doit jamais remplacer la conception de l'œuvre, les recherches laborieuses menées en amont et son écriture. Ce qui me fascine dans la littérature, c'est l'énergie dépensée par l'auteur afin de nous transmettre une œuvre. La capacité d'écrire pendant quinze heures par jour chez Balzac, nous léguant la *Comédie humaine*, est des plus impressionnantes. Tout comme la volonté de parvenir à une certaine perfection chez Flaubert, menant à des réécritures interminables de phrases. L'écrivain possède une certaine noblesse, née de l'effort nécessaire pour transformer une idée en œuvre grâce à sa sensibilité et à sa compréhension du monde. Il ne saurait donc être confondu avec un « concepteur » ou un « prompteur ». Je ne pense pas qu'il faille bannir l'usage de l'IA dans la littérature, mais plutôt exiger de la transparence, afin de réparer le lien de confiance entre lecteur et auteur. L'éruption de l'IA dans cette rentrée littéraire aurait au moins eu un mérite : provoquer une réflexion sur ce que nous attendons d'une œuvre, entre la perfection technique et la rencontre avec une conscience humaine.

Luke LEONARD (Terminale 7), le 22 octobre 2026